

ment M. de Klénau qui s'étoit avancé jusqu'à la vue de Gênes; et quelles que soient les exagérations qui ont accompagné le récit des avantages remportés par St. Cyr, on peut en conclure pourtant quelle opiniâtreté ils sont résolus à mettre à la défense de ce pays.

Le manque de vivres est un des ennemis qu'ils doivent le plus y redouter; et c'est aussi l'un des moyens les plus efficaces à mettre en jeu pour les en chasser. Le sol sur lequel ils combattent est infertile; les vivres doivent leur venir de France; et la route de terre le long de la côte est mauvaise, lente, dispendieuse et en tout point insuffisante. Reste donc la mer qui, depuis Antibes et Nice, leur offre la facilité d'un chenal, d'une manche côtière, par laquelle de petits bâtimens, des barques se glissent en longeant, et vont porter dans les divers ports génois des vivres, à peine suffisans pour empêcher l'armée de périr de famine. Les Anglais, les Russes, les Portugais, les Napolitains, tiennent la haute mer, et interceptent les gros navires; le chenal voisin de la côte, entre le récif et les écueils, est à l'abri de leurs escadres. Si les Anglais étoient encore maîtres de la Corse, ou du seul port de St. Florent, ils pourroient équiper des chaloupes et d'autres petites embarcations qui iroient ruiner ce cabotage. Cependant le peu qu'il fournit aux